Terre d'immigrants : le musée virtuel « Mosaïque de Patagonie »

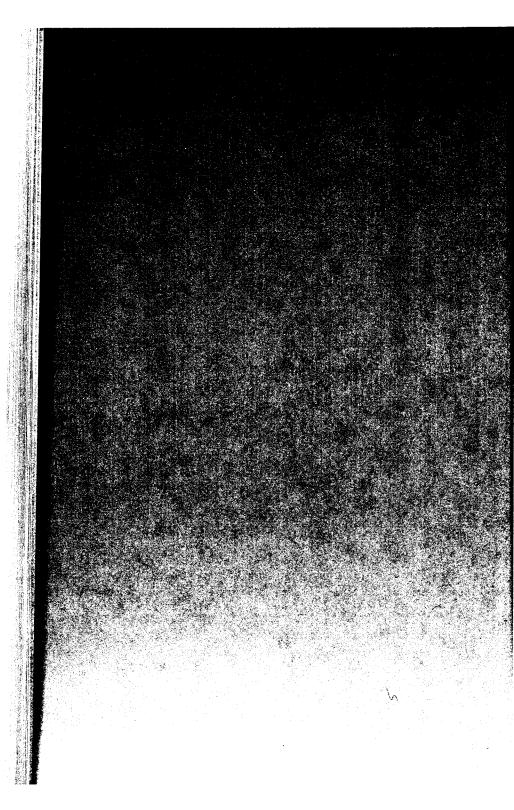
Susan ROSE et John OSBORNE Dickinson College Traduit de l'américain par Céline Rolland

Le passé n'existe pas indépendamment du présent. En effet, le passé n'est passé que parce qu'il y a un présent (...) Le passé est une position (Trouillot).

La mémoire collective est un processus de construction et de reconstruction. Les souvenirs ne sont pas simplement reproduits (...) Nous créons sans cesse des histoires en réponse aux changements politiques et sociaux (Halbwachs).

Recordar: Se souvenir; du latin « re-cordis », faire passer par le cœur (Galeano).

Le musée virtuel et le centre documentaire *Patagonia Mosaic*¹ illustrent le développement de la ville multiethnique de Comodoro Rivadavia. Professeurs et étudiants du *Dickinson College* se sont lancés dans une étude comparative des migrations transatlantiques qui ont permis le peuplement de Comodoro Rivadavia en Patagonie, terre argentine, et de Steelton en Pennsylvanie. Dans le cadre d'une collaboration de toute la communauté universitaire, des groupes de recherche composés de professeurs et d'étudiants, à la fois du *Dickinson College* et de Comodoro Rivadavia, ont interrogé des personnes qu'ils ont enregistrées sur cassette, ont photographié et préservé documents et photographies de collections diverses sur une période de cinq ans. Nous nous pencherons sur la manière de concevoir un musée interactif virtuel et sa base de données archivant des documents venant de collections familiales, d'associations pluriethniques ainsi que de la compagnie pétrolière et de la ville, le tout couvrant une période allant de l'aube du XX^e siècle à aujourd'hui.



Pour en savoir davantage sur l'élaboration du musée virtuel et de sa base de données, consultez le site : [http://deila.dickinson.edu/patagonia/newsite].

Projet de recherche : le peuplement de la Patagonie et la construction d'une communauté

Depuis 1907, date à laquelle on découvrit du pétrole dans le petit port de Comodoro Rivadavia, sur la côte peu peuplée de la Patagonie centrale, l'État argentin et des compagnies étrangères construisirent des villes industrielles destinées à loger les ouvriers employés. Les puits de pétrole et les activités économiques qui se créèrent autour (dans le tertiaire, le commerce et l'agriculture) drainèrent une main-d'œuvre variée d'Italie, d'Espagne, du Portugal, de Bulgarie, de Russie, de Pologne, de l'ancienne Yougoslavie, de Grèce, d'Afrique du Sud (les Boers), d'Allemagne, du Chili, ainsi que des migrants sud-américains du nord de l'Argentine. En s'installant dans les villes pétrolières et à Comodoro Rivadavia, ces groupes d'immigrés fondèrent des sociétés d'entraide, des syndicats de travailleurs ainsi que des organismes caritatifs et religieux.

Ces changements et la croissance de la région de Comodoro étaient liés à des processus de plus grande échelle, comme les migrations intracontinentales et internationales, les phénomènes d'urbanisation, d'industrialisation, de mobilisation syndicale et de regroupements communautaires qui se produisirent à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles dans toute la zone transatlantique. Des communautés semblables émergèrent dans d'autres régions de l'Argentine, du Canada, du Brésil et des États-Unis.

Steelton et Comodoro Rivadavia hébergent des sociétés multiethniques qui se sont formées grâce aux courants migratoires venus d'Europe. Comment ces différents groupes ont-ils créé et négocié leur identité dans ce contexte multiethnique? Comment se perçoivent-ils eux-mêmes et comment perçoivent-ils les autres? Comment se voient-ils représentés dans les divers documents des compagnies pétrolières, dans les articles de presse ou les comptes-rendus associatifs? Jusqu'où peut-on comparer et mettre en balance les expériences des immigrés de l'intérieur (les « paysans ») du nord-ouest de l'Argentine et les Afro-Américains du sud des États-Unis qui sont venus peupler Steelton durant la Grande Migration? Dans les deux études, un éclairage a porté sur la négociation d'une identité collective par des groupes ethniques particuliers, ainsi que sur l'influence des changements nationaux et internationaux sur la manière de mener ces négociations.

En janvier 2001, 2003 et 2005, nous avons conduit un groupe d'étudiants en Patagonie pour y mener des enquêtes historiques, enregistrer les personnes interrogées et analyser des documents archivés. Les étudiants logeaient dans des familles qui étaient associées à la Fédération des Sociétés d'entraide, ce qui était intégré à l'expérience globale. Ils purent interroger les membres de ces familles ainsi que des personnes ayant vécu et travaillé dans les villes pétrolières ; ils purent reproduire des photographies et des documents tirés des archives de ces personnes, familles, municipalités et sociétés d'entraide afin de rassembler des éléments pour mieux comprendre l'histoire de cette

région. À cette date nous avons mené près d'une centaine d'enquêtes, dont environ le tiers a été traduit en espagnol et en anglais. Quelques-unes ont aussi été traduites en allemand et en portugais. Nous avons aussi reproduit dans la base de données du musée virtuel plus de trois mille documents.

Identités multiples

W.

La population de Comodoro Rivadavia et des villes pétrolières du voisinage a développé une identité plurielle fondée sur leur rôle d'ouvriers liés plus ou moins directement à l'industrie pétrolière, ainsi que comme pionniers venus s'installer sur la côte peu peuplée de la Patagonie centrale. Ici, les immigrés ne furent pas reçus par une « société hôte » ancienne et bien établie comme ce fut le cas à Steelton. Au contraire, ils furent les auteurs d'une nouvelle société construite autour des activités liées au pétrole. Les conditions de travail particulières, propres aux villes pétrolières, caractérisées par un roulement permanent d'ouvriers et un plus grand nombre d'hommes que de femmes, contribuèrent à forger l'identité d'une communauté sous injection continue de population et de personnes constamment en renégociation d'une identité faite de leur expérience d'immigré et d'ouvrier, de leur appartenance à un pays, à une classe sociale, à une catégorie ethnique et sexuelle.

Depuis sa découverte en 1907, le pétrole a dominé l'économie et la société de Comodoro Rivadavia et a influencé l'identité de la population. Ceci est particulièrement vrai pour les ouvriers et leurs familles qui vivaient dans les villes de la compagnie dont ils étaient les employés, villes « tenues » et gérées soit par les Allemands (Astra), soit par « UPF » (l'État argentin), la Dutch Royal Shell ou la British Petroleum. Les villes construites par les différentes compagnies pétrolières offraient plus qu'un espace de travail et de vie, elles donnaient aussi aux ouvriers et à leurs familles un sentiment d'appartenance et d'identité. Ce sont les compagnies qui souhaitèrent ce lien étroit afin de minimiser les risques de conflit et de mieux contrôler la vie sociale des employés, ceci grâce à une bonne gestion des tensions ethniques, à la construction d'espaces de rencontre pour toute la communauté, aux modalités d'hébergement, aux codes de conduite, aux loisirs et fêtes organisés par la compagnie, etc.

Dans le cas de la compagnie nationale, ce sentiment identitaire fut accompagné d'une volonté de susciter des valeurs de citoyenneté et d'« argentinisation ». Ce fut la réponse officielle à la vague indienne qui arriva en Argentine, comme dans d'autres pays d'immigration comme les États-Unis, en réaction à la grogne des travailleurs des premières décennies du XX^e siècle. Dès les années vingt, l'État argentin commença à recruter des ouvriers indiens venus du nord-ouest de l'Argentine pour répondre à ce qu'il perçut comme les velléités belligérantes extrémistes des immigrés européens. Le nombre important de Bulgares, de Russes et d'autres travailleurs de l'Europe de l'Est augmenta les craintes d'une menace bolchévique dans la région. Ainsi, en

essayant de contrôler l'agitation sociale, l'État tenta d'« argentiniser » la main d'œuvre de la compagnie pétrolière nationale et, en même temps, la population locale, dont la majorité était d'origine européenne. Les travailleurs les plus anciens, d'origines européennes, se voient parfois comme les pionniers qui domptèrent le désert et comparent leur expérience avec celle des immigrés internes qui furent appelés par l'État. Cela eut des effets durables sur la manière dont les gens se perçoivent eux-mêmes et perçoivent les autres.

Les pionniers : la construction d'une nouvelle société en Patagonie centrale

Avant la découverte du pétrole en 1907, l'existence socio-économique antérieure de la ville s'appuyait sur son statut de ville portuaire occupée à la circulation de produits agricoles et de bétail venant de toutes les terres de la région alentour. Un immigré italien nommé Francisco Pietrobelli est d'ordinaire reconnu comme le fondateur de Comodoro Rivadavia lorsque la région fut reconnue par la nation en février 1901. À ce moment-là, la plupart des indigènes avaient été tués ou déportés et seule une petite population de 500 personnes y était installée. Selon un mythe populaire, le pétrole fut découvert alors que ces indiens cherchaient une source d'eau pour la ville. Juan Ivanoff le raconte: « Le pétrole ne fut pas découvert parce qu'ils pensaient qu'il y avait du pétrole à cet endroit, ce fut une coïncidence... Ce qui manquait encore aux personnes qui vivaient là (c'était l'eau). Comodoro Rivadavia s'élargit un peu parce qu' elle était proche de l'océan (la population avait besoin d'un moyen de transport pour l'exportation de la laine venue par bateaux des terres intérieures). C'est pourquoi ils apportèrent leurs marchandises au port afin qu'elles puissent être mises sur les bateaux et emmenées à Buenos Aires ou en Angleterre ou je ne sais où. Mais la ville commença à se peupler. Dans cette partie de la ville, El Centro, les gens n'avaient pas accès à l'eau. Et donc ils creusèrent un trou pour voir s'il y avait de l'eau et quelque chose se mit à jaillir qui ressemblait à du pétrole ou de l'essence et ils se demandèrent ce que cela pouvait être... D'autres techniciens firent des tests et découvrirent que c'était bien du pétrole. C'est ainsi que le pétrole fut découvert ici. Au début il n'y avait pas d'autre compagnie, il n'y avait que la YPF (Yacimientos Petroliferos Fiscales). C'est là que le premier puits qui donna du pétrole à l'Argentine fut foré, et ceux qui le découvrirent furent les gars de la YPF ».

Après cela, Comodoro Rivadavia devint bien plus qu'un simple port de commerce. Des compagnies pétrolières nationales et privées ainsi que des villes se multiplièrent. Le pompage requerra des ouvriers spécialisés comme de la main d'œuvre classique et au fur et à mesure que la production augmenta, et que la main d'œuvre indigène se fit plus rare, le pays se tourna vers l'immigration afin de faire face à la demande d'ouvriers. Lors du recensement de Comodoro Rivadavia de 1905, 94 % de la population adulte était d'origine étrangère. La population n'était pas importante dans les

premières années de la ville et elle ne devait augmenter que légèrement jusqu'au bouleversement dû au pétrole et à l'arrivée d'ouvriers en masse dans les années 20. En 1917, la région de Comodoro était peuplée de 3232 habitants (dont 1300 en ville et 1932 dans les villes créées par les compagnies) ; trois ans plus tard, en 1920, un recensement régional rapporta 2179 habitations à Comodoro et 2 219 dans les villes des compagnies. En 1930, la région hébergeait plus de 10 000 habitants et, en 1944, Comodoro Rivadavia seule comptait 10 741 personnes.

La migration était la raison première de l'augmentation de la population sur une période aussi courte. Il n'est pas étonnant que beaucoup des premiers travailleurs immigrés se soient perçus comme des pionniers. C'est du moins le cas de Petro Nikov, 98 ans, qui arriva en 1930, ainsi que de sa fille, Ivanka Petkova (de Stancheff), âgée de 80 ans, qui le suivit sept ans après accompagnée de sa mère et de son frère. Ivanka se souvient de ses premières impressions: « Lorsque nous sommes arrivés, le bateau a mouillé loin du port... Nous nous sommes regardés, ma mère, mon frère et moi, et on s'est demandé "C'est ça l'Amérique ?" Il n'y avait rien ». Ganio Kanoff, immigré bulgare, et Maria Mendoca, portugaise, arrivèrent aussi à Comodoro en 1937 à l'âge de 10 ans. Interrogée, Maria exprima sa désillusion : « Nous sommes arrivés la nuit, par bateau. Nous avons vu les lumières et nous étions heureux. Comme c'était beau, Comodoro! Le matin, nous nous sommes levés à l'aube et ce fut la déconvenue. Puis mon père nous a conduit jusqu'à un campement (pétrolier). Il n'y avait personne. Pas de fille. Rien... Il n'y avait rien qu'une famille, la nôtre et six ou sept hommes qui travaillaient. Nous avons été seuls pendant quatre ans. Ce fut la fin du monde ». De même, Maria Minkova, une femme âgée de 87 ans qui court encore des marathons, se souvient de ses premières impressions à Comodoro en 1938, alors jeune Bulgare de 18 ans : « Quand nous sommes arrivés par bateau, la nuit, nous avons vu toutes ces lumières et j'ai pensé "Que c'est beau!" Mais à notre réveil le lendemain matin, lorsque j'ai regardé par la fenêtre, je n'ai vu que du sable. Rien d'autre que du sable ».

Ce sentiment d'avoir été les pionniers de la région persista, même chez ceux qui n'arrivèrent que plusieurs décennies après alors que Comodoro était devenue le plus grand centre urbain de Patagonie. Luzia Dias, immigrée portugaise, arriva en 1963 après s'être mariée par procuration, s'attendant à voir les grandes pampas de l'Argentine: « Je pensais qu'il y aurait des champs très verdoyants, que tout était très vert à cause des vaches. Et j'ai trouvé des champs d'un blé court et sec, des champs de chaume. Il ne pleuvait jamais. Je ne voyais rien de vert. C'était tout sec. J'étais un peu déçue car je ne voyais que des champs de blé sec et des vaches mortes sur le côté de la route... Et puis, ma foi, je m'y suis faite. L'on se fait à tout. La seule chose à laquelle je n'ai jamais pu me faire, c'est le vent de Patagonie ».

Le paysage desséché de la Patagonie centrale suggérait une terre d'opportunités pour les travailleurs immigrés et leurs familles, mais ce n'était

pas le pays de Cocagne, sur le plan métaphorique ou littéral. Juan Ivanoff parle de l'expérience de ses parents. Son père, berger bulgare, vint à Comodoro en 1931 pour y rejoindre son frère qui travaillait déjà dans les puits pétroliers. Il y travailla ensuite pendant six ans pour YPF et économisa assez pour faire venir sa femme et son fils en 1937. Juan naquit à Comodoro en avril 1939 : « Si aujourd'hui Comodoro est sec et n'est pas bien vert, il y a de ça 60 ans, ce ne devait pas être bien joli, pas vrai ? Il n'y avait pas de trottoir, la terre battue en guise de route, et poussiéreuse... [En parlant du centre ville] c'était la campagne ici, les animaux venaient y paître, il y avait une vache qui donnait du lait mais il n'y avait pas beaucoup de vie par ici. Ça a commence à changer à cause du pétrole, aujourd'hui il y a un trottoir mais à l'époque, c'était de la terre battue et quand il pleuvait, c'était plein de boue. La vie était très difficile et je crois que celle qui eut la vie la plus difficile alors, ce fut ma mère, car en Bulgarie, même si c'est un pays très pauvre, c'est aussi très verdoyant et très beau, avec beaucoup de végétation. Mais ils ont dû partir car ils manquaient de pain. Alors, je suppose qu'on doit bien chercher son bien-être où on peut ».

La vie de travailleur et l'identité d'ouvriers du pétrole

Passant d'une population de 312 personnes en 1905 à plus de 75 000 en 2001, Comodoro Rivadavia est une ville ancrée dans l'expérience de l'immigration qui est partie prenante de son développement économique. Jusqu'à ce que l'industrie pétrolière soit complètement privatisée, au début des années 1990, chaque aspect de la vie à Comodoro et dans les villes avoisinantes était dominé par l'industrie pétrolière. C'était plus particulièrement le cas des ouvriers et de leurs familles qui vivaient dans les « villes-compagnies » « tenues » et gérées respectivement par l'Etat argentin (YPF), par les Allemands (Astra), les Hollandais (Royal Shell, Diadema) et la British Petroleum (Petroquimica). Les villes pétrolières construites par les différentes compagnies pétrolières offraient plus qu'un espace de travail et de vie, elles donnaient aussi aux ouvriers et à leurs familles un sentiment d'appartenance et d'identité.

Les conditions de travail, propres aux villes pétrolières, caractérisées par un roulement permanent d'ouvriers et un plus grand nombre d'hommes que de femmes, contribuèrent à forger l'identité d'une communauté en mouvement. Cette main-d'œuvre était essentiellement composée de travailleurs immigrés. Martha Ebbeling Yung, née le 12 décembre 1912, fut le premier bébé qui naquit à Astra, la ville-compagnie créée et gérée par les Allemands. Martha se souvient, alors même qu'elle était toute petite, qu'il n'y avait pas assez de gens pour tenir tous les postes aux puits pour que le pétrole puisse couler sans interruption. « Il n'y avait personne. D'où les gens pourraient-ils bien venir ? Par ici, à Astra, et c'était pareil à Kilometer 3, il n'y avait presque que des étrangers qui bossaient. Et très souvent ils ne supportaient pas le froid et devaient repartir. [Les hommes] effectuaient les

travaux de forage par roulements, il n'y avait pas assez d'ouvriers alors, ils travaillaient 12 heures la plupart du temps. Et le dimanche ils travaillaient 18 heures de manière à ce que l'un d'entre eux puisse avoir une journée de repos ».

Au début, le forage nécessitait beaucoup d'ouvriers pour forer, construire les tours et travailler dans les puits. Juan Ivanoff nous a raconté comment les puits étaient forés à l'époque où son père est arrivé de Bulgarie, au début des années 1930 : « La tour est la structure utilisée pour bâtir le puits et chercher le pétrole. À ce moment-là, la tour était en bois, il n'y avait pas de tour métallique ni d'équipement sophistiqué comme des machines. On construisait le puits, on se mettait par groupes de 4, 5 ou 10 personnes et on commençait à marcher en cercle avec des bâtons jusqu'à ce que le trou soit fait... Quand un étranger débarquait, on le faisait entrer dans la tour maintenue par des câbles d'acier pour que le vent ne la renverse pas, puis on sautait en tenant le câble. Si le nouveau tenait le coup, c'est qu'il était assez costaud pour travailler dans le pétrole ».

La plupart des immigrés faisaient leur entrée dans la nouvelle société en tant qu'ouvriers de l'industrie pétrolière et plus précisément en tant qu'ouvriers d'une compagnie spécifique. Ce qui permettait aux nouveaux arrivants de se forger une identité et une famille. Le sentiment d'appartenance à une des villes-compagnies se trouvait renforcé par leur vie quotidienne (structures d'hébergement de la compagnie, cafétérias de la compagnie pour les travailleurs célibataires, etc.) ainsi que par le discours officiel. Dans les années 1940 et 1950, la compagnie nationale (YPF) recréa sur place les conditions (et la rhétorique) de l' « Etat-Providence » du régime Peronien. Cette spécificité offrit encore un autre niveau d'adhésion identitaire aux travailleurs immigrés et à leurs familles ainsi qu'un point de différentiation entre eux, les ouvriers des autres compagnies et ceux de la ville de Comodoro Rivadavia.

Histoires parallèles, versions plurielles

Un récit historique est toujours un paquet unique fait de silences, le résultat d'un processus singulier, et l'opération requise à la déconstruction de ces silences est fonction de l'histoire dans sa particularité car le pouvoir pénètre l'histoire une fois pour toutes, mais à des moments différents et sous un angle différent. (Trouillot)

La mémoire historique peut être définie comme une lutte culturelle, comme les vérités contestées, les moments, les événements et les textes qui peuvent délivrer des versions rivales du passé, versions qui peuvent alors être mises au service du présent. (Fabre et O'Meally)

Compte tenu de la diversité parmi les immigrés venus d'Europe, d'Afrique du Sud, des pays limitrophes et des provinces voisines de l'Argentine elle-

même, l'identité de l'habitant de la région est faite de contrastes et de défis. Des groupes différents développèrent à certains moments des versions uniques de leur histoire, collective et personnelle, par rapport à leur participation à la construction symbolique et matérielle de leur communauté. Les gens de Comodoro Rivadavia ont créé des histoires collectives qui soulignent leur rôle de pionniers, leurs difficultés à faire face au climat sévère, leur isolement. Ce travail cherche à révéler l'existence, au sein de ce récit général, de versions plurielles de cette histoire. En analysant l'existence d'histoires parallèles et croisées dans les différents groupes de population, en comparant et en mettant en miroir les visions de pionniers d'origines différentes et pendant des périodes différentes, ce travail transcende les limites traditionnelles de l'approche historiographique de l'Argentine. En s'appuyant sur les informations recueillies au cours des enquêtes, nous explorons la construction d'identités multiples comme l'une des nombreuses versions de ce processus historique complexe. Cette approche par la petite histoire, par opposition à l'histoire traditionnelle chronologique et structurelle, analyse les manières dont l'espace participe à façonner une identité globale bien qu'à plusieurs facettes, et à comprendre comment les gens perçoivent leur identité par rapport aux autres mais aussi par rapport aux lieux. Dans ce cas, comme le suggère Clifford Geertz, « le lieu d'étude n'est pas l'objet de l'étude ». De plus, dans le cas des Comdorenses de tels lieux comprennent non seulement les espaces matériels de la ville, le voisinage ou les villes-compagnies, mais aussi les espaces sociaux qui s'étendent au-delà des mers, de la chaîne montagneuse et de la grande prairie.

Le musée virtuel et sa base de données : compte-rendu d'une création

En août 1991, Tim Berners-Lee créa le premier site de tous les temps. Pendant les années qui suivirent, la valeur croissante de la toile mondiale en tant qu'instrument actif et interactif pour l'échange des idées est devenu évidente pour tous. Le site Internet dédié au travail sur la Mosaïque de Patagonie débuta à l'annonce du programme en 2001 ; il s'est développé, comme le medium qu'il exploite, jusqu'à élargir sa portée et son objectif initiaux à tel point que le site peut avoir aujourd'hui un impact significatif sur notre manière d'étudier et de prendre en compte la vie des gens.

En janvier 2001, des membres du Community Studies Center du Dickinson College lancèrent une série de programmes par groupes de recherche pour étudier l'expérience des immigrés dans les villes pétrolières regroupées autour de la ville portuaire de Comodoro Rivadavia en Patagonie centrale. Même avant cette initiative, le Centre avait reconnu et débattu de la capacité potentielle d'Internet à changer radicalement l'orientation des études communautaires, en particulier celles impliquées dans le phénomène migratoire. Peut-être qu'un réseau de « musées virtuels », dont le centre technologique situé au Dickinson College, pourrait faire découvrir à une

audience planétaire les communautés de manière a fournir des possibilités de comparaison et de participation sans précédent pour les chercheurs et les membres des communautés. La vaste portée de la technologie du XXI^e siècle pourrait ainsi potentiellement réintégrer d'une certaine manière les mondes disséminés de l'expérience migratoire.

La première version du site *Patagonia Mosaic* fut produite au printemps 2001 et fournit à la fois une première documentation sur l'initiative et un support de création pour les étudiants ainsi capables de placer leurs expériences dans un contexte universitaire plus large. Cette base solide donna d'autre part les premières indications pour une application interactive potentiellement plus étendue du site. Au moment de la deuxième version en 2003, une architecture particulière et de plus grandes ambitions avaient émergé; avec la troisième, en 2005, les directions de travail ont été plus fermement posées.

L'équipe annonça les grandes orientations pour le site de 2003 avec la volonté que le projet dans son intégralité soit présenté à la fois en anglais et en espagnol, par le truchement de sites identiques en miroir. Dès 2005, le projet architectural et structurel du musée virtuel et de la base de données était pour l'essentiel en place. Le site imite un musée bilingue. La section du musée virtuel comprend un « espace ouvert » avec de brèves expositions à thèmes, créées en majorité par des étudiants, qui traitent de divers aspects de l'expérience migratoire en Patagonie centrale. Par exemple, le musée actuel offre des mini-expositions illustrées de montages vidéo et d'images figées sur des sujets aussi variés que : les rôles des hommes et des femmes dans les villes pétrolières, l'histoire collective locale, les récits de l'arrivée des nouveaux immigrants. Comme dans un musée traditionnel, ces expositions ainsi que le « visage » du site changeront avec les saisons afin de donner une vue d'ensemble abordable de la région et du phénomène migratoire.

La section de la base de données se dessine par contre de plus en plus comme le cœur de l'entreprise de recherche basée sur une collection d'images. Cette initiative importante d'archivage se veut « une collection et un espace de préservation et de consultation » et contient des copies numériques d'originaux. Elle commença en 2001 avec d'abord seulement 200 images. Un effort plus ordonné et dynamique de préservation, opérant sous un ensemble de règles d'archivage aussi strictes que possible dans un tel contexte, permit d'y ajouter presque 2 000 éléments. L'effort se prolongea en 2005 et fournit un complément de 6 000 images, donnant à la collection un contenu de près de 4 000 éléments.

Ces 4 000 éléments sont presque tous des copies numérisées de photographies et de documents tirés de collections à la fois publiques et Privées (familiales). Des collections municipales, des compagnies, des associations ethniques, et, surtout, de très nombreuses collections familiales qui nous informent sur l'expérience migratoire ont été ouvertes, parfois avec difficulté, mais toujours avec fierté, à notre projet de « préservation et

présentation ». Dans quelques cas, la « préservation » est une définition littérale du travail car bon nombre de ces collections, en particulier celles sans financement, souffrent d'un manque d'espace de stockage et se dégradent rapidement. Une reproduction numérique de bonne qualité garantit que même si l'original est perdu, sa représentation lui survivra.

La reproduction numérique, comme indiqué plus haut, a été opérée au plus près possible des exigences du travail d'archivage. Du fait que la reproduction elle-même se passe sur place, souvent chez un participant, l'usage obligé de petits scanners portables nécessairement dotés de capacités réduites a quelque peu réduit l'idéal de départ, mais chaque image est scannée à 300 PPI (pixels par unité d'espace) minimum et préservée sous forme d'image TIFF non-compressée. L'image originale est ensuite rendue à son propriétaire. Patagonia Mosaic offre par la suite aux propriétaires des copies numérisées de leurs collections. Les protocoles actuels concernant les droits de reproduction stipulent que le propriétaire doit garder tous les droits sur l'original et que le créateur de la copie possède la copie numérisée.

De retour au *Dickinson College*, ces images sont chiffrées, assignées à des catégories compréhensives étendues qui sont complétées le plus possible, en anglais et en espagnol, et sont ensuite archivées sous format TIFF. Des fichiers JPEG plus légers et plus accessibles sont créés à partir de ces archives et rendus accessibles sur le Centre de ressources grâce à l'utilisation d'un dispositif logiciel permettant de « se servir sur l'étagère »² qui fournit une variété de méthodes de recherche de documents. De tels termes enregistrés dans la base de données comprennent, par exemple, environ vingt termes « sujets », qui vont de « travail » à « loisirs et sports ».

En parallèle à la collection d'images, une bibliothèque numérique est en construction dans le Centre de ressources. Cette bibliothèque contient déjà plusieurs publications régionales rares et de poids présentées en format PDF. D'autres archives seront ajoutées lorsque les droits de copie seront disponibles et quand les permissions nécessaires à la reproduction d'éléments plus récents seront données. Nous aimerions que cette bibliothèque sauve quelques publications uniques pour lesquelles ne restent que peu de copies afin de les mettre à la disposition à la fois de la communauté des chercheurs à travers le monde et de la population locale de la Patagonie centrale.

Bien que les buts abstraits et idéaux nourris en 2001 restent encore assez lointains, les possibilités de cette entreprise deviennent visibles au fur et à mesure que le site se construit. Le réservoir de ressources décrit plus haut doit son existence à la bonne volonté des immigrés et de leurs descendants qui ont accepté de partager l'histoire de leur famille avec les chercheurs et les archivistes du projet. À Comodoro Rivadavia, quantité de familles et plus d'une douzaine d'organisations ont fait don de copies de photographies et de documents tout en sachant qu'elles seraient partagées avec le monde entier

puisque mises sur Internet. L'impression que laissent ces documents est forte. Les cartes postales de la collection nous renseignent sur les histoires de fils séparés de leur père, de maris séparés de leur femme pendant de longues années, par le travail et l'océan. De vieilles photographies, apportées avec précautions en Patagonie pour garder parents et terre natale près du cœur, nous rappellent le dénominateur commun à ces expériences d'immigrés. Des traductions de certificats de mariage fournis soixante-dix ans auparavant, traduits du croate en espagnol pour les besoins des autorités de Buenos Aires et conservés soigneusement depuis, nous montrent combien les exigences bureaucratiques pouvaient être vertigineuses pour de nouveaux arrivants sur une terre étrangère.

Pour le chercheur, le Centre de ressources vise certes à fournir cette riche mine d'informations bilingue, mais d'autres possibilités d'utilisation émergent aussi. Le site pourrait encourager un « réseau d'investigation » non pas simplement parmi ceux les plus directement concernés par le monde migratoire. L'Internet est un medium démocratique et ces archives sont donc disponibles pour tous ceux qui ont accès à un ordinateur connecté au réseau. L'engagement délibéré pour un site bilingue contribue à amplifier cet accès. Les donateurs de nos collections peuvent en effet voir ce que nous avons fait de leur vie en images ainsi que de celles de leurs voisins. Patagonia Mosaic accueille et même dépend de ces apports concernant les erreurs éventuelles, les manques d'information ou les compléments descriptifs, les représentations fautives. Par extension, il ne semble pas totalement inenvisageable que le site puisse virtuellement réunir des familles que les migrations ont depuis longtemps séparées. Le frère d'Alberto Abreu de Comodoro Rivadavia est resté au Portugal et y a fondé une famille pendant que son frère migrait en Argentine dans les années cinquante. De jeunes parents portugais peuvent désormais apprendre quelle fut la vie de leur grand-oncle immigré et à quoi ressemble la région où il vécut. Plus généralement, nous espérons aussi que des écoles autour du monde, et particulièrement dans les régions d'accueil comme dans les zones de départ, tireront un certain bénéfice pédagogique de cet exemple d'une contrée lointaine et reculée marquée par le passage des immigrés, et qu'elles seront encouragées à faire des comparaisons intéressantes.

À l'heure où nous mesurons le travail important que nécessite l'entretien du musée virtuel et de sa base de données, nous continuons à tendre vers une ressource encore plus interactive qui puisse être utile à plusieurs niveaux à une audience large et diversifiée. Un public reste privilégié, bien sûr, celui composé de tous ceux qui ont contribué au projet et dont les vies et les expériences s'y trouvent représentées. D'ailleurs, l'événement pour lequel l'équipe travaille en ce moment est la Journée du Pétrole du 13 décembre 2007 célébrant le centième anniversaire de la découverte du pétrole en Patagonie, qui réunira les descendants des (im)migrés qui ont créé la remarquable

² Content DM de DiMiMa.

communauté de Comodoro Rivadavia et ont donné à notre projet ambitieux à la fois sa substance et sa source d'inspiration sans cesse renouvelée.

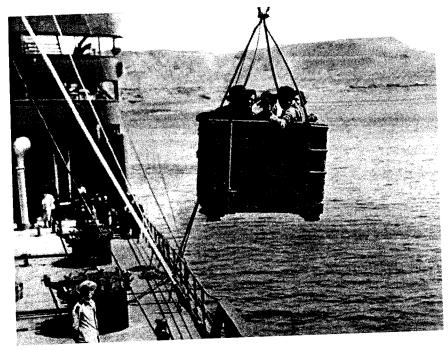


Photo 1. Le caisson de débarquement. © *Patagonia Mosaic*



Photo 2. Bal de travailleurs chiliens. © *Patagonia Mosaic*

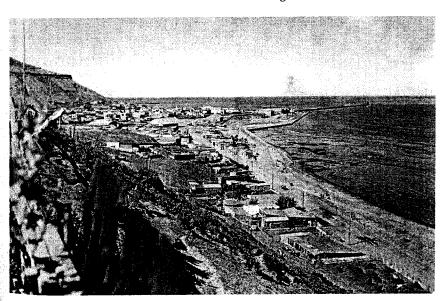


Photo 3. Comodoro en 1925. © *Patagonia Mosaic*



Photo 4. Travailleurs autour d'un forage de la compagnie Astra en 1940. © Patagonia Mosaic



Photo 5. Les premiers ouvriers de forage. © *Patagonia Mosaic*



Photo 6. Immigrants allemands. © *Patagonia Mosaic*



Photo 7. Archives de Maria Minkova. © *Patagonia Mosaic*



Photo 8. La site *Patagonia Mosaic*. © *Patagonia Mosaic*

Laure Teulières et Sylvie Toux (éd.)

Migrations, mémoires, musées

CNRS - Université de Toulouse-Le Mirail Collection « Méridiennes »